

## L'AURORE ET POINT-DU-JOUR.

LÉGENDE DE CORPS-DE-GARDE.



DANS ce temps-là, les grenadiers avaient six pieds de haut, et la fille du roi se mettait à la fenêtre pour les voir passer quand ils défilaient sous les murs du palais, fifres et tambours en tête. On eût dit une bataille de paladins qui s'avançaient tout d'une pièce; il n'y avait pas une queue qui dépassât les autres de l'épaisseur d'un cheveu, et tous les boutons de guêtres semblaient tirés au cordeau. C'est de quoi on ne doit point s'étonner, puisque les sergens recruteurs rassemblaient les plus beaux hommes de chaque province pour composer ces compagnies, comme on fait un bouquet en cueillant les plus belles fleurs d'un jardin. De fait, c'étaient de telles troupes, qu'on a pris plus tard de simples soldats parmi leurs débris pour faire des maréchaux de France.

Or, entre les grenadiers des divers corps, les premiers, sans contredits, étaient ceux du régiment du roi. Superbes hommes ! et quel riche uniforme ! habits blancs, revers bleu-ciel et galons orange. Si vous les aviez vus un jour de parade, rasés de frais et poudrés de neuf, vous eussiez pris les soldats pour des officiers et les officiers pour des généraux.

Le régiment du roi était alors en garnison à Nancy, en Lorraine, la plus jolie ville de France, alignée comme un bataillon sous les armes, de bon séjour et d'agréable vie au soldat, sinon que le vin y est un peu cher. Et de même que les grenadiers de ce régiment l'emportaient sur toute l'armée, le plus fier, le plus beau, le plus glorieux de ces grenadiers était Desœuillets, dit l'Aurore grand garçon du Languedoc, tenant bien du crû, hardi comme un page, brave comme un sabre, menteur comme un arracheur de dents, bel esprit, dansant bien, jouant du fifre, prévôt d'armes, tirant l'espadaon, la pointe, contrepoinde, faisant des contes à tenir un corps-de-garde éveillé toute la nuit, et en état de chanter, quand il était en train, chansons, marches, romances et complaintes d'ici à demain, sans chanter la même. Vous jugez que l'Aurore était admiré de ses camarades, estimé de ses chefs, et bien vu des filles de la garnison; aussi, n'ayant qu'à se louer de son état, ne trouvant rien dans le monde de plus beau que d'être grenadier du

Q.

roi, il fit venir au corps son jeune frère, Jean Desœuillets, pour être grenadier comme lui.

C'était encore un bel homme que le petit Desœuillets cadet, mais il avait quelques lignes de moins que son frère. On le surnomma *Point-du-Jour*. Il ne reçut de toutes parts dans la compagnie que des instructions et des honnêtetés, en sorte qu'il promit de devenir en peu de temps, pour l'honneur du corps, le digne et deuxième tome de Desœuillets l'ainé, dit l'Aurore.

Mais, quoi ! rien n'était plus capable que ces démonstrations bienveillantes d'aigrir un cœur basement haineux et jaloux. *Point-du-Jour* se fit détester du major Lespin, qui n'était pourtant qu'un soldat de fortune. Farouche, dur, brutal, le major n'était pas aimé dans la compagnie, et ces marques d'amitié prodiguées à un blanc-bee nouvellement enrôlé excitèrent sa jalousie. Cherchez, d'ailleurs, dans certaines âmes noires, la piqure imperceptible qui s'envenime jusqu'à devenir grosse haine; essayez de comprendre le sentiment inhumain qui ne répugne point à des vengeances lâches et faciles : ce sont là des choses que je ne suis point en état de vous expliquer, Dieu merci.

Rien n'étant plus aisé, pour un major, que d'envoyer un grenadier en prison, *Point-du-Jour* passait le meilleur de son temps dans la salle d'arrêt du quartier. Les fautes, les rebellions, les manquemens à la discipline se donnaient rendez-vous sur ses états de services : les châtimens ne manquaient jamais de prétextes.

Les choses en vinrent au point que la compagnie indignée se concerta pour aider *Point-du-Jour* dans son service, afin de constater l'injustice des punitions. *L'Aurore* était à la tête de cette ligue; mais tant de vigilance et de précautions demeurèrent longtemps en défaut.

Vous ne connaissez point la caserne de Nancy ? vous la connaîtriez qu'il n'en serait ni plus ni moins, puisqu'il est ici question des anciennes casernes qui sont détruites depuis long-temps. L'armurier travaillait au fond des cours, dans un petit bâtiment d'un seul étage, et c'était là, le long de ce bâtiment, que le major passait tous les jours, à onze heures, l'inspection de la compagnie. Les grenadiers s'alignaient sur une file, et si vous connaissez l'ancienne sévérité de la tenue militaire, vous croirez bien que la première compagnie du régiment du roi était ordinairement irréprochable. Ces braves gens, depuis la cocarde blanche comme un lis, jusqu'au talon du soulier noir comme un jais, semblaient tous les jours sortir d'une boîte.

Le major, sa canne à la main, passait lentement devant et derrière le front de bataille, s'arrêtant auprès de chaque grenadier immobile, et l'examinant l'un après l'autre avec un œil doué, pour le moment, de la propriété d'un verre grossissant.

Or, tous les jours, quand il s'arrêtait derrière *Point-du-Jour*, qui frémissait dans cette attente, le major se baissait en silence, et, posant son doigt sinistre en quelque place de l'uniforme du jeune soldat, il disait ce seul mot d'une voix sourde : Une tache !

Le sergent savait ce que cela voulait dire, et marquait sur son livret vingt-quatre heures de salle de police après le nom de *Point-du-Jour*.

Les rangs étant rompus, les grenadiers s'assemblaient autour du malheureux et ne vérifiait le fait que trop aisément : une tache noire sautait aux yeux sur l'éblouissante blancheur de l'uniforme.

L'infortuné *Point-du-Jour* suait dès l'aube à nettoyer son harnais; ses camarades l'éprouvaient dans une inspection préparatoire. Rien n'y faisait; le doigt du major s'arrêtait impitoyable-